

Bernard CHEVALIER, « À propos des lectures providentielles de l'histoire. Le cas de la première guerre d'Italie », p. 1-14.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance,

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET,
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

03 avril 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Bernard Chevalier

Université François-Rabelais, Tours

À propos des lectures providentielles de l'histoire

Le cas de la première guerre d'Italie

La première guerre d'Italie, que les contemporains ont appelée soit le « voyage de Naples », soit tout simplement « l'Entreprise », est à tous égards un événement stupéfiant. Stupéfiant d'abord par sa brièveté. D'Asti à Asti, l'aller et retour du roi de France et de son armée n'a duré qu'à peine dix mois, du 6 octobre 1494 au 15 juillet 1495, y compris trois mois passés à Naples. Philippe de Commines qui a été directement mêlé à l'action s'est fait le témoin aussi précis qu'éberlué tant de la vitesse de la marche en avant¹ que de celle encore plus grande du retour qu'il n'hésite pas même à comparer de manière inattendue au bref quart d'heure de la nuit d'été en Norvège.

Stupéfiant aussi par le contraste offert entre l'allure triomphale de l'aller et la précipitation d'un retour risqué. Entrant en Italie, Charles VIII a vu toutes les villes, Naples compris, s'ouvrir devant lui pour l'accueillir avec tous les honneurs comme un nouveau messie libérateur et, hormis la prise d'assaut de Monte San Giovanni le 10 février 1495, il n'a jamais eu besoin de passer en force². Au contraire, son retour à marche forcée a été marqué par la bataille de Fornoue, le 6 juillet, remportée contre toute attente le jour même où Naples, la versatile, se donnait à Ferrandino, l'héritier des rois aragonais.

Un tel retournement de fortune reste une énigme pour nous. Il l'était déjà pour les contemporains. Philippe de Commines, le témoin engagé, l'atteste et, comme cette extraordinaire aventure aussi hasardeuse à ses yeux dans ses motifs

1. « [E]t ne mist le roy, depuis Ast à entrer dedans Naples que quatre moys, dix et neuf jours », *Mémoires*, éd. par Joseph Calmette, Paris, Les Belles Lettres, 1965, t. III, p. 82 et 102.

2. Yvonne Labande-Mailfert, *Charles VIII et son milieu (1470-1498), la jeunesse au pouvoir*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 324-33.

que dans sa conduite, aurait dû en bonne logique tourner au désastre, il ne voit qu'une seule explication possible, l'action de la Providence, ce qu'il affirme d'entrée de jeu : « Aussi fault conclure que ce voyage fut conduit de Dieu tant à l'aller que au tourner, car le sens des conducteurs que j'ay dict n'y servit de guères »³.

Guillaume Briçonnet, le financier devenu évêque et cardinal, fut justement le principal de ces conducteurs que Commynes vilipende. À tort certainement, car, à l'évidence, il a préparé l'Entreprise et l'a dirigée avec tout son bon sens en se fondant sur des calculs raisonnés qui ne laissaient rien au hasard. Et pourtant, bien qu'il n'ait pas écrit de mémoires ni livré le fond de sa pensée, au vu de son comportement et des rares confidences auxquelles il s'est prêté, l'on est amené à penser que son jugement n'était guère différent de celui de son rival politique. Évidemment, il ne considérait pas que la Providence ait eu à intervenir constamment pour rectifier le funeste effet de ses erreurs, mais il estimait qu'elle seule avait été l'inspiratrice de ce grand dessein conforme à la mission messianique dévolue au roi très-chrétien et qu'elle en avait apporté la justification au cours de son exécution.

Au fond, ni le détracteur de la guerre ni son inspirateur ne laissent dans leur interprétation la moindre place au hasard de fortune. Ou bien, en effet, la Providence est intervenue pour remédier à la folie des hommes ou bien au contraire, c'est elle qui les a inspirés et qui a donné tout son sens à l'expédition. La preuve de cette convergence dans la lecture providentielle de l'histoire — et ce n'est pas le moindre des paradoxes — c'est que l'un et l'autre se sont tournés vers le même prophète vivant, Jérôme Savonarole, pour obtenir la vérification de leur point de vue.

La Providence remède à l'incompétence des hommes

Tel est bien le jugement que Commynes a voulu faire passer. Mais avant d'aller plus avant dans l'analyse, il faut apprécier à sa juste valeur la place que l'Entreprise a tenue dans ses pensées. On a l'habitude de ne voir en lui que le conseiller constant, le confident occasionnel et le partenaire lucide de Louis XI, en considérant le récit qu'il donne de la guerre d'Italie comme un appendice négligeable de celui qu'il consacre à son règne. Or un quart des *Mémoires*, soit deux livres sur huit au total et quarante-sept chapitres sur cent cinquante-cinq, lui sont consacrés. Le déséquilibre est encore plus grand si l'on observe que les six premiers livres couvrent une période de dix ans, de 1465 à 1483 et les deux derniers, en fait, trois ans seulement, de 1493 à 1496.

3. *Mémoires, op. cit.*, III, p. 3.

En outre, fortement bousculé par les événements qu'il venait de vivre, c'est à chaud, dès la fin de 1495, qu'il s'est mis à les raconter tout en en faisant l'analyse. Il a repris son texte ensuite au moins à trois reprises en 1496, 1497 et 1498 pour lui apporter retouches et compléments.

L'Entreprise, en effet, l'avait piqué au vif dans sa préparation comme dans son déroulement et lui posait un problème d'interprétation considérable. Chassé du Conseil du roi peu après 1484, emprisonné pour complicité dans la rébellion du duc d'Orléans en 1487, libéré en 1489, il n'était vraiment rentré en grâce que peu avant 1493, l'année même où le projet déjà mûr d'une intervention à Naples agitait tous les esprits. Il avait été mêlé à son élaboration et avait même fait partie de la commission du Conseil formée pour suivre cette affaire avant même que la paix de Senlis avec Maximilien de Habsbourg ait été conclue, cet acte diplomatique que l'on donne d'habitude comme son point de départ. Il y a été intégré, mais, pour ainsi dire, au bout du rang, comme un expert dont on ne pouvait négliger les avis, mais dont on devait constamment se méfier. Car la place qu'il estimait devoir lui revenir au Conseil avait été prise par Étienne de Vesc et surtout par Guillaume Briçonnet qu'il tenait l'un comme l'autre pour des intrigants incompetents et cupides. La jalousie et le mépris qu'il ressentait pour ces deux hommes l'amenaient à majorer les risques d'une entreprise, jugée déraisonnable parce qu'ils la prônaient, et à ne leur prêter que des motifs mesquins d'ambition personnelle. Vesc n'aurait eu d'autre but que d'obtenir un duché et Briçonnet, l'évêque fraîchement promu, un chapeau de cardinal.

Et pourtant, à la fin de 1495, alors qu'il prenait quelque recul pour écrire ses mémoires, il devait bien s'avouer que le désastre qu'il prévoyait, puisque tout avait été laissé au hasard et qui, à vues humaines, ne pouvait être évité, ne s'était pas produit. Les maximes générales qui lui tenaient lieu de philosophie de l'histoire, quand il rapportait les faits du règne de Louis XI, n'étaient plus tenables. Plus moyen de se référer assez vaguement à une Providence qui de très haut aurait gouverné toute chose et de la remercier des succès obtenus par un « grâce à Dieu » qui n'engageait à rien. Pour donner du sens à tant de faits irrationnels, il se devait de voir la main de Dieu intervenant directement à tout moment de l'histoire, comme l'avaient fait les auteurs sacrés qui, dans la Bible, avaient interprété de cette manière celle des rois d'Israël et de Juda.

Après avoir exprimé cette idée dès la première page du livre VII consacré au récit de l'Entreprise, il la ressasse à vingt-huit reprises au cours des dix-sept chapitres suivants. Donnons-en quelques exemples pour ne pas rester dans le vague. S'agit-il de l'entrée en Italie et des emprunts de première nécessité que le roi demande à la duchesse de Savoie et à la marquise de Montferrat, il écrit: « Et

pouvez veoir quel commencement de guerre, si Dieu n'eust guidé l'euvre »⁴. Ou encore, après le passage de l'armée à Plaisance, alors que le grand écuyer Pierre d'Urfé, malade, doute à bon droit du succès : « mais comme ay dict en d'autres endroitz, Dieu monstroit conduire l'emprise »⁵. Plus loin, il ajoute :

Et qui considereroit bien quantes foiz ceste armée cuida rompre, depuis qu'elle arriva à Vienne ou Daulphiné, et comment elle se renovoit et par quelles aventures, on diroit bien que Dieu la conduisoit.⁶

Pour mettre fin à cette accumulation de citations que l'on pourrait multiplier sans rien ajouter à la démonstration, il suffit de relever que Commynes lui-même était conscient de se répéter sans cesse : « J'ay dit en plusieurs lieux comme Dieu avoit monstré en tous endroitz qu'il avoit guydé ce voyage ; mais encores me sert-il à le dire icy »⁷.

Cette intervention directe de Dieu dans le déroulement des opérations, Commynes la voit se manifester de trois manières. En premier lieu, Dieu brouille le sens de l'ennemi. Ainsi à Fornoue, avant la bataille, alors qu'il pouvait écraser l'avant-garde et l'armée française tout entière, il a cru aveuglément un prisonnier qui en grossissait outrageusement les effectifs. Le lendemain, il ne s'est aperçu qu'à midi d'un repli sur Asti commencé avant le jour. Au cours de cette retraite, les paysans auraient pu facilement empoisonner l'eau et les vivres fournis, « mais il est de croire que Nostre Seigneur leur en oustoit le vouloir »⁸.

Dieu agit ainsi même au détriment des plus sages. Les adversaires aragonais de Charles VIII « estoient tenez très saiges et expérimentez au fait de la guerre, riches plains de saiges hommes et bons cappitaines, en possession du royaulme » et pourtant jusqu'au dernier moment, ils ont cru que l'expédition préparée contre eux n'aurait pas lieu et, quand ils eurent à l'affronter, ils ont abandonné le terrain sans combattre⁹. Même les précautions d'hommes aussi sages et prudents que les Vénitiens, s'avèrent inutiles, car Dieu veut se manifester ostensiblement en démentant leur habileté :

Dieu veult tousjours que l'on congnoisse que les jugemens ny les sens des hommes ne servent de riens là où il luy plaist mettre la main,

dit encore Commynes et le roi même n'est que son jouet, car il « vouloit faire son commissaire de ce jeune roy bon, si pouvrement pourveü et conduit »¹⁰. Ainsi

4. *Ibidem*, p. 37.

5. *Ibid.*, p. 52.

6. *Ibid.*, p. 70.

7. *Ibid.*, p. 209.

8. *Ibid.*, p. 21.

9. *Ibid.*, p. 32-33.

10. *Ibid.*, p. 28-29 et 81.

donc, Commynes, poussé par sa contestation de l'Entreprise, ne peut y voir que l'action arbitraire de Dieu et le jugement impénétrable de sa Providence. Mais ses rivaux, qui ne partagent évidemment pas sa vision des choses, sont autant que lui sûrs de son intervention, quand ils se mêlent de justifier leur action.

Une autre lecture de l'histoire : la mission providentielle du roi

C'est Guillaume Briçonnet, plutôt que Vesc vraiment impénétrable, qui peut être pris comme le représentant d'un tel point de vue. Il n'est pas inutile cependant avant d'en venir au fait de rappeler quelques traits de sa carrière hors du commun¹¹. Fils de bourgeois de Tours, marchand fournisseur de l'argenterie royale, secrétaire des finances de Louis XI, général des finances en Languedoc, Dauphiné et Provence, il est, au début de 1492, l'astre montant au Conseil du roi. Il fait alliance avec Vesc ; avec lui il prend vigoureusement parti pour l'Entreprise que le jeune monarque désire tant mener à bien. Veuf, il se décide à entrer dans l'Église pour consolider sa position, manque l'archevêché de Reims, obtient en compensation le siège de Saint-Malo et vise le chapeau que Ludovic Sforza lui a promis pour se faire à bon compte un partisan à la cour. En apparence, il a tout du calculateur madré, voire de l'ambitieux cynique qui, tout à l'avancement de sa carrière, se moque de la Providence et ne veut rien laisser au hasard.

Il est vrai qu'au sein du Conseil, dès le milieu de l'année 1493, il a donné tous ses soins à la préparation de l'Entreprise dont il attendait sa fortune comme la gloire de son maître. Préparation diplomatique auprès des cours italiennes et du Saint-Siège, militaire par la recherche de concours extérieurs en Lombardie et à Rome, financière par un léger accroissement de la taille et le recours aux emprunts intérieurs ou extérieurs sur la place de Lyon par l'intermédiaire de la banque génoise des Saoli, politique enfin par la consultation de pseudo-états généraux en avril 1494 à Lyon.

Nulle place n'a été laissée au hasard, semble-t-il, ni même à la Providence. C'est ce que l'on serait tenté de penser au premier abord.

Mais il serait léger de s'en tenir seulement à ce côté pragmatique de la politique. L'Entreprise doit être située au cœur d'une effervescence prophétique et messianique caractéristique de la conjoncture où elle a été décidée¹². On peut dire

11. Bernard Chevalier, *Guillaume Briçonnet, v. 1445-1514. Un cardinal-ministre au début de la Renaissance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005. J'y renvoie une fois pour toutes en ce qui concerne le personnage.

12. Alexandre Y. Haran, *Le Lys et le globe, messianisme politique et rêve impérial en France aux xvi^e et xvii^e siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2000, dans son premier chapitre donne une excellente synthèse de la problématique antérieure à la période qu'il étudie, par ailleurs si largement débattue tant par Colette Beaune que par André Vauchez.

pour en rendre compte sommairement que, depuis l'apparition de l'œuvre du mystérieux Télésphore de Cosenza à la fin du ^{xiv}^e siècle, un amalgame s'était fait entre le courant du prophétisme joachimite et celui du messianique politique. Le premier mettait l'accent sur l'espérance d'un renouveau total de l'Église qui, ayant retrouvé son unité originelle sous la houlette d'un saint pape dit le pasteur angélique, aurait ouvert aux hommes la voie des temps messianiques. Le second annonçait l'avènement d'un dernier empereur, un nouveau Charlemagne, libérateur de tous les opprimés, vainqueur des Infidèles, qui à l'âge de 33 ans aurait déposé sa couronne à Jérusalem reconquise et ainsi mis fin à l'histoire.

Ces supputations déjà anciennes avaient été remises au premier plan de l'actualité astrologique par la conjonction remarquable de Saturne et de Jupiter en 1484, base des pronostications, autrement dit des prédictions, de Paul de Middelbourg et Jean Lichtenberg dont les publications connurent un succès considérable dans tout l'Occident. La prise de Grenade, en janvier 1492, par Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, les futurs rois catholiques, donna comme un coup de fouet à ce bouillonnement d'idées et ouvrit la compétition entre les trois principaux princes chrétiens. Les souverains espagnols, pour leur part, étaient un peu à l'écart, n'ayant d'yeux que sur les Maures et sur le grand large, puisque Christophe Colomb, lui-même largement imbu d'idées prophétiques et eschatologiques, reçut d'eux à ce moment même l'autorisation de partir vers l'Ouest sur la mer océane. En second lieu, Maximilien de Habsbourg, roi des Romains et autant dire saint empereur élu sinon couronné, avait certes le désir de prendre la première place, mais il lui manquait les moyens de ses ambitions. Le mieux placé était donc le jeune Charles VIII, le roi très-chrétien, qui semblait appelé par la Providence à remplir la mission providentielle assignée par les prophéties au « second Charles » et à répondre à l'attente messianique qui soulevait l'Italie comme la France¹³. C'est bien, en effet, sous les traits du roi-messie qu'il fut reçu dans la Péninsule. À Pise, à Florence, à Sienne, à Rome, à Aversa, à Capoue et enfin à Naples, partout il fut acclamé comme le messager envoyé par Dieu pour abolir toutes les tyrannies.

Reste à savoir si Guillaume Briçonnet a participé à cet enthousiasme collectif et si l'ambitieux attaché à ses calculs a eu aussi conscience de participer à cette mission providentielle. La réponse à une telle question n'est pas très aisée, car, on le sait, il n'a rien écrit sur lui-même et les accents personnels que l'on peut relever dans ses nombreuses lettres sont toujours fugaces. Et pourtant l'ambassadeur de Florence à la cour de France, Francesco della Casa, se trompait-il, quand il écrivait à la Seigneurie le 18 septembre 1493 :

13. Anne Denis, *Charles VIII et les Italiens*, Genève, Droz, 1979.

les favoris ont mis cette entreprise dans la tête du roi, en la rapportant à je ne sais quelle prophétie qui le désigne pour le trône de Naples, de sorte qu'il reste sourd aux objections de ceux qui sont hostiles à cette idée.¹⁴

Le cardinal Raymond Péraud, un clerc saintongeais, devenu tant à la curie qu'auprès de Maximilien le plus ardent et le plus sincère des partisans de la croisade contre les Turcs, recommandait Briçonnet au pape pour son attachement à cette grande cause¹⁵.

Enfin, sans grand risque d'erreur, on peut supposer qu'il a largement inspiré l'exposé des buts de guerre fait à Lyon aux états généraux d'avril tel qu'on le retrouve dans les lettres de commission envoyées aux élus pour la levée d'un supplément de taille ordonné dans cette perspective ; on sait, en effet, que les gens de finances mettaient ordinairement en forme de tels documents. On peut y entendre le roi qui déclare partir en guerre pour refouler les Infidèles en réponse à l'appel du pape :

pour tousjours entretenir le nom de tres chrestien roy attribué aux roys de France de bonne memoire, noz predecesseurs que Dieu absoille, [...] ayons declairé et fait savoir nostre intencion a nostre dict Saint Pere et aus diz roys et princes chrestiens de nous y vouloir employer de nostre part, comme devot et obedient filz de l'Eglise et pour faire les exhortacions et remonstrances faictes par nostre dit Saint Pere, commancer a besoigner, ayons fait et dresser aucuns preparatifs, mises et despenses et, en les dressant, ayons esté conseiller que pour mieulx et plus aisement faire la dicte resistance et conquete et a moindres fraiz et mises pour l'avenir, nous deussions recouvrer et mettre en nostre obeissance le royaume de Napples qui est assis sur la frontiere des diz infidelles.

Lequel royaume fut usurpé a noz predecesseurs de la maison d'Anjou et au moyen desquelz par droit de succession puis nagueres nous est escheu et nous appartient par bon et loyal tiltre, ainsi que avons esté deuement informez et dont en avons lesdiz testamens et autres engagemens devers nous.¹⁶

14. Cité et traduit par Alphonse Dunoyer, « Guillaume Briçonnet négociateur et général des finances (1493) », dans *La correspondance historique et archéologique*, 1894, t. I, p. 273, d'après G. Canestrini, A. Desjardins, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, Paris, Imprimerie Nationale, I, p. 256.

15. Lettre au pape, Vienne, 28 déc. 1493, voir Y. Labande-Mailfert, *Charles VII, op. cit.*, p. 205.

16. Bibliothèque nationale de France, fonds français, manuscrit 25 717, n° 154, lettre de commission donnée pour l'assiette sur la sénéchaussée des Landes de sa quote-part d'une crue de taille de 575 000 livres tournois. Lyon, 11 avril 1494.

Pour corroborer ces remarques, on peut relever qu'à la fin de janvier 1494, Guillaume Briçonnet lui-même signifie à l'ambassadeur florentin que le roi se confie seulement en Dieu et il ajoute :

S'il ne s'agissait que du royaume de Naples, il ne daignerait pas bouger d'un pas, mais il ne se met en mouvement que pour l'entreprise des Turcs à laquelle il espère que dans son royaume tout gentilhomme et de même tout prince de la chrétienté se feront un devoir de prêter son concours, le moment venu. Mais du royaume de Naples, il ne pense tirer aucun profit.¹⁷

Le 8 septembre 1494, arrivé en Piémont avec le roi et son armée, il écrit au duc de Bourbon que le roi est attendu en Romagne « comme Messias »¹⁸ et tout donne à croire qu'il avait les mêmes pensées que son cousin germain, Jean Palmier, représentant du roi à Florence, qui écrivait le 25 février 1495 :

Le royaume est gagné et [...] à Dieu, non à autre, en est la louange et la gloire [...] Et povons dire que c'est le Charles qui doit pour sa prudence exaulcer la maison de France plus que jamais aultre ne fist et qui doit réduire les circoncifz a la foy chrestienne.¹⁹

Plus claire encore est sa lettre à la reine datée de Rome, le 13 janvier 1495 :

Madamme, on n'eust pas pensé que les choses feussent venues si a propos ne sitost qu'elles sont, et crois fermement pour abreger que c'est ouvraige de Dieu et non pas des hommes.²⁰

Pour compléter ce dossier déjà abondamment fourni, il n'est pas inutile d'ajouter enfin des témoignages plus tardifs montrant que la pensée de Briçonnet n'a pas varié en dépit des conditions où s'était opéré le retour du roi. Il écrit, en effet, le 11 septembre 1495, à son ami Jean Du Mas, seigneur de l'Isle, ambassadeur à Florence :

17. « E per il Reame di Napoli solamente non degnerebbe muovere un passo, ma si muove per la impresa de' Turchi alla quale spera che dal Reame suoi ogni gentiluomo e cosi ogni Potentato di christianità la dorra al tempo aiutare. E del Reame di Napoli non pensa ferne profitto alcuno », lettre de Francesco della Casa à Gentile Becchi d'Arezzo et Pierre Soderini, Amboise, le 24 janvier 1494, dans Canestrini-Desjardins, *Négociations...*, op. cit., p. 273.

18. « [S]i l'armée du Roy passe, qu'il tient la victoire pour le Roy, qui y est attendu comme Messias », *Histoire de Charles VIII, roi de France et des choses mémorables advenues en son royaume par Guillaume de Jaligny et autres historiens, recueillis par Théodore Godefroy*, Paris, Imprimerie Royale, 1684, p. 689.

19. Cité par Henri-François Delaborde, *L'expédition de Charles VIII en Italie, histoire diplomatique et militaire*, Paris, Hachette, 1888, p. 556-557.

20. Jules L. de La Pilorgerie, *Campagnes et bulletins de la grande armée d'Italie commandée par Charles VIII, 1494-1495*, Nantes/Paris, V. Forest et E. Grimaud, 1866, p. 138.

Dieu est par dessus qui donne la victoire la ou bon luy semble. Dieu nous donne bonne paix et vueille redresser les cœurs et forces pour aller contre le Turc, pour éviter effusion de sang chrétien.²¹

En juillet 1496 encore, espérant contre toute espérance, il reconforte son ami fidèle le cardinal Péraud en ces termes :

Je demeure encore ici avec quelques autres gens de bien attendant la venue du roi et pour vous informer de l'arrivée de *messias qui est et erit redempturus Israël* [...]. Le temps approche que vous désirez où sera rendue la liberté aux pauvres chrétiens qui sont sous le joug des Turcs et où nous verrons l'Église exaltée et augmentée et la nôtre s'accroître grandement et s'épanouir, toutes choses que nous devons désirer [...]. J'ai espoir que Dieu fera cette grâce à la chrétienté que nous verrons Constantinople réduit à notre foi et que vous vous y trouverez pour chanter la messe pontificale dans Sainte Sophie.²²

La cause est entendue. Briçonnet ne pense évidemment pas que la Providence ait été à l'œuvre pour réparer les effets de ses faux calculs, comme le suggère Comynnes, mais bien qu'elle a été l'inspiratrice de la grande mission messianique dévolue au roi très-chrétien, son maître. De la sorte, paradoxalement, il donne comme lui une lecture providentielle de l'Entreprise. Il le rencontre encore, quand il se réfère comme lui à la grande voix de Savonarole, le prophète vivant, pour justifier son propos.

La parole du prophète inspiré

Il n'est pas douteux, en effet, que l'un et l'autre n'aient été fascinés par la puissance de conviction et l'extraordinaire stature du fougueux prédicateur. Ils n'étaient pas les seuls. On sait combien le jeune roi lui-même fut impressionné par le prophète qui, dès 1492, avait annoncé la venue d'un nouveau Cyrus envoyé par Dieu pour libérer Florence et tout le peuple chrétien. Guillaume Briçonnet fit sa rencontre dans les premiers jours de novembre 1494, quand l'homme de Dieu se rendit auprès du roi de France à la tête de l'ambassade de la Seigneurie de Florence et lui adressa en son nom une harangue enflammée. Quelques jours après, Briçonnet le vit plus longuement encore, quand il fit route à ses côtés en se rendant à Florence pour préparer l'entrée du roi.

21. Cité par Léon G. Pélissier, « Notes italiennes d'histoire de France », *Annales de Bretagne*, IX, 1893-1894, p. 417-423. Il s'agit d'une lettre interceptée par la police de Ludovic Sforza.

22. Milan, Archivio di Stato, Archivio sforzesco ducale, Potenze estere, Francia, carteggio 559, Lyon, 11 juillet 1496, trad. de l'italien ; la lettre a été également interceptée par les agents de Ludovic Sforza.

En février 1495, nouvelle occasion de rencontre. Briçonnet revint à Florence quand, après l'entrée du roi à Rome et sa propre promotion cardinalice, il y fut envoyé pour obtenir le second versement de l'indemnité promise et tenter de lui rendre l'obédience de Pise. Or Briçonnet ne pouvait ignorer que le dominicain inspiré avait largement contribué à rallier Florence à la cause française, mais il avait aussi d'autres motifs de s'intéresser à lui. D'après les déclarations de Savonarole au cours de son procès, malheureusement vagues sur les dates et les lieux, on sait qu'au cours de leurs entretiens, il lui était arrivé de lui prendre la main amicalement en s'enquérant de la réforme de l'Église. Rentré en France, il était resté en contact avec lui par l'intermédiaire de Niccolo Alamanni qui faisait le lien entre la cour de France et Florence et, quand il lui écrivait, il ne manquait pas d'ajouter : « Recommande-moi à frère Jérôme », lequel, de son côté, lui écrivit à plusieurs reprises, probablement en 1496.

Quant à Commynes, il fut si impressionné par le mysticisme du visionnaire qu'il lui consacra deux chapitres dans le livre VIII de ses *Mémoires*. À l'aller, il n'avait pas eu l'occasion de le rencontrer, car il avait quitté l'armée pour partir en ambassade à Venise. Mais, quand, en juin 1495, après la conclusion de la ligue hostile au roi, il dut quitter son poste sur cet échec, il fit un détour par Florence pour le voir enfin avant d'aller rejoindre le roi à Sienne. Son chapitre III n'est qu'un long compte rendu de cette entrevue capitale à ses yeux et des propos que lui avait tenus le dominicain. Le chapitre XXVI, relatant sa mort tragique en 1498, est également le lieu d'une longue digression sur le personnage. Dans cette page, même s'il n'ose contester le bien fondé de l'exécution du prophète, il porte sur lui un jugement très favorable, disant qu'il était à coup sûr un « bon homme » de sainte vie.

C'est qu'il le tient pour un voyant inspiré et croit fermement que Dieu parle par sa bouche. Or Briçonnet, de son côté, n'en pense pas moins. L'un comme l'autre attendent de lui une garantie de la lecture providentielle qu'ils font de l'histoire, chacun à sa manière. On peut, sans risque d'erreur, supposer que Briçonnet le vénère comme celui qui a donné le sceau de Dieu à la mission donnée à son maître de châtier les tyrans et réformer l'Église, au besoin par la force, en l'assurant que, s'il voulait l'accomplir pleinement, rien ne saurait lui résister. Commynes, lui, est plutôt sensible à son don de prescience ; il le consulte comme un voyant à l'heure d'un retour dont il voit tous les risques. Savonarole l'a pleinement rassuré à ce sujet :

Il me répondit qu'il (le roi) auroit à faire en chemin, mais que l'honneur luy en demoureroit, et n'eust-il que cent hommes en sa compagnie ; et que Dieu, qui l'avoit conduit au venir, le conduirait encore à son retour.²³

23. *Mémoires, op. cit.*, p. 144.

Dans le récit qu'il donne du retour de l'armée de Fornoue à Asti, à chaque pas il relève que les événements vérifient les prédictions de Savonarole.

Pour finir, reste à examiner un point délicat, celui de la sentence que, d'après Savonarole, Dieu aurait rendue contre le roi de France. Là-dessus, évidemment, nous n'aurons pas l'opinion de Briçonnet, mais Commynes en fait état. Savonarole lui avait déclaré que Dieu avait décidé de punir le roi pour n'avoir pas réformé l'Église, pour avoir toléré les pillages de ses troupes et pour s'être dérobé à sa mission contre le Turc, tout en ajoutant que la sentence pouvait être rapportée, si le roi changeait de comportement.

À propos de la lutte contre les Turcs, Commynes donne entièrement raison au prophète et ce n'est pas là le moindre des paradoxes. À l'endroit où il relate le projet d'accord que lui avait soumis la République de Venise pour une action commune contre les Turcs, il ajoute :

dont le roy avoit fort parlé quant il entra en Ytalie, disant que à ceste fin faisoit ceste entreprise et pour en estre plus près ; qui fut une très meschante mention, car c'estoit mensonge, et à Dieu ne peult l'on celer les pensées.

Joseph Calmette, dans son édition des *Mémoires*, précise dans une note que le « rêve oriental de Charles VIII n'était pas un mot ; mais l'esprit positif de notre auteur l'a empêché d'y croire et c'est ce qu'il faut retenir »²⁴. C'est un véritable contre-sens, car ce que Commynes dénonce ici, c'est l'hypocrisie de la cour (Briçonnet est alors peut-être visé indirectement) qui continuait à parler de campagne contre les Turcs, alors que l'on n'y songeait qu'à revenir en France en la remettant à des jours meilleurs. Pour lui, au contraire, seule cette opération aurait pu justifier une entreprise si mal conduite :

Et ainsi vit tout saige homme, et en aussi peu d'espace, muer ceste bonne et glorieuse adventure, dont tant fussent advenus de biens et d'honneurs à toute la crestienté, si elle eut esté recongnüe de Celluy dont elle venoit ; car le Turc eust esté aussi aisé à troubler que avoit esté le roy Alphonce, car il est encores vif et homme de nulle valeur du monde.²⁵

Commynes est donc tenté de donner entièrement raison au prophète qui avait annoncé la punition du roi pour avoir manqué à sa parole. C'est du reste une constante de sa réflexion politique que de voir à l'œuvre la justice immanente de Dieu dans le châtement des mauvais princes. Ainsi, à son avis, les Aragonais de

24. *Ibid.*, p. 149 et note 4.

25. *Ibid.*, p. 101-102.

Naples si cruels n'ont-ils eu que ce qu'ils méritaient. Les rois catholiques aussi à ses yeux furent durement punis de la mauvaise foi dont ils firent preuve à l'égard du roi de France en fomentant contre lui une ligue hostile après la prise de Naples. Ils perdirent coup sur coup leur fille Isabelle, reine de Portugal, et Jean leur unique héritier. Mais au sujet de Charles VIII, Commynes reste perplexe. Pourquoi ce jeune et bon roi a-t-il été châtié et comment ? Certes il n'avait pas oublié ce que Savonarole lui avait dit au cours de leur rencontre ; il savait aussi que le prophète avait envoyé au roi ainsi qu'à Guillaume Briçonnet lettres sur lettres en 1496 et 1497 pour les supplier de revenir en Italie, de rendre Pise à Florence et de réformer l'Église. Briçonnet, en ce qui le concerne, l'a d'abord écouté et cru jusqu'au milieu de l'été 1496 à une nouvelle descente en Italie, prélude à la reprise de Constantinople. Mais, passé ce terme, ni le roi ni lui n'ont répondu à ses objurgations. Et pour finir, Commynes se demande si la mort du dauphin Charles-Orland en 1495 et celle du roi en 1498, si brutale, n'ont pas été les deux punitions annoncées par Savonarole. Il était porté à y voir un effet rigoureux de cette Providence aussi juste pour punir ceux qui méprisent ses décrets que miséricordieuse pour ceux qui les suivent.

Pour conclure, l'on peut dire que par bien des côtés l'événement de 1494 a été une irruption de l'irrationnel dans l'action historique. Commynes, en mémorialiste qui s'efforce de comprendre ce qu'il a vécu et, on le sait, plutôt mal, doit s'en référer à une intervention directe et constante de Dieu dans le cours des choses d'ici-bas. Une interprétation qui va bien au-delà des formules de simple piété et d'une trop vague théologie de l'histoire. En réalité, elle est suggérée au mémorialiste par celle que donnent dans l'Ancien Testament les livres de Josué, des Juges ou des Rois.

Or, de son côté, le cardinal Guillaume Briçonnet, l'homme politique, le calculateur ambitieux qui a tout manigancé, ne peut, lui aussi, donner d'autre sens à son action qu'un recours au messianisme politique et eschatologique.

N'en doutons pas. La première guerre d'Italie a donné lieu de toute part à une lecture providentielle de l'histoire qui ne s'est pas arrêtée là. Car d'un point de vue critique, on peut dire que, si elle n'a pas été conduite par Dieu de bout en bout, elle a, d'une part, sûrement bouleversé irrémédiablement la péninsule, comme l'a vu Guichardin, de l'autre provoqué dans toute la chrétienté une onde de choc de grande ampleur dans un contexte qui reste messianique. C'est bien l'Entreprise qui est la première manifestation d'une compétition entre les impérialismes, français certes, mais aussi bien espagnol et allemand. Un impérialisme qui se pare des couleurs de la monarchie universelle, parce que son horizon est sans doute plus théologique que politique. Contrairement à l'opinion trop solidement ancrée, il faut dire, en effet, que l'action politique et militaire des principaux

princes chrétiens après 1496 n'est pas guidée par une vision froide de l'équilibre des forces, mais par la volonté d'assumer une mission providentielle semblable à celle dont Charles VIII avait voulu s'acquitter. Leur rivalité pour assumer cette tâche impériale et chrétienne à la fois ne pouvait dans un premier temps n'avoir d'autre théâtre que l'Italie, ce « jardin de l'empire » dont parlait déjà Dante²⁶. Après bataille, prélude à un siècle de guerres religieuses qui a vu se précipiter les uns contre les autres des guerriers de Dieu, sûrs, eux aussi, de suivre en combattant les décrets de la Providence que, avant eux, Briçonnet aussi bien que Comynes avaient cru pouvoir déchiffrer.

Bernard Chevalier, Université François-Rabelais, Tours

26. « [G]iardin dell'imperio », *La Divine comédie*, Purgatoire, chant VI, 103.

